

Joël **JOUANNEAU**

Sous l'œil d'Œdipe

d'après **Sophocle** et **Euripide**

GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL



Illustration Lino



63° FESTIVAL D'AVIGNON

12 13 14 15 17 18 19 20 21
23 24 25 26 à 22h

GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL

durée 3h entracte compris - *création 2009*

texte et mise en scène **Joël Jouanneau**
assistanat à la mise en scène **Pauline Bourse**
scénographie **Jacques Gabel**
lumière **Franck Thévenon**
son **Pablo Bergel**
costumes **Patrice Cauchetier**
maquillage **Suzanne Pisteur**

avec **Jacques Bonnaffé, Mélanie Couillaud, Philippe Demarle, Cécile Garcia-Fogel, Sabrina Kouroughli, Bruno Sermonne, Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre, Alexandre Zeff**

texte publié aux éditions Actes Sud-Papiers

PRODUCTION DÉLÉGUÉE THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE.

COPRODUCTION L'ELDORADO, MC2 GRENOBLE, LE GRAND T SCÈNE CONVENTIONNÉE DE LOIRE-ATLANTIQUE

REMERCIEMENTS AU LYCÉE MISTRAL

Spectacle créé le 16 juin 2009 au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Les dates de Sous l'œil d'Œdipe après le Festival d'Avignon : les 5 et 6 novembre au Théâtre d'Evreux - Scène nationale Evreux-Louviers ; du 10 au 13 novembre à La Halle aux grains de Blois ; les 17 au 23 novembre au Théâtre de la Croix-Rousse de Lyon ; du 1^{er} au 5 décembre à la MC2 Grenoble ; le 9 décembre à L'Avant-Seine à Colombes ; les 16 et 17 décembre à la La Passerelle de Saint-Brieuc ; du 7 au 30 janvier 2010 au Théâtre de la Commune à Aubervilliers ; les 2 et 3 février au Grand R - Scène nationale de La Roche-sur-Yon ; du 5 au 12 février au Grand T à Nantes ; le 16 février au Théâtre du Passage de Neuchâtel (Suisse) ; du 19 au 28 février au Théâtre national de Strasbourg.

Sous l'œil d'Œdipe fait l'objet d'une Pièce (dé)montée, dossier réalisé par le Centre Régional de Documentation Pédagogique d'Aix-Marseille, disponible sur les sites Internet du Festival d'Avignon et du CRDP d'Aix-Marseille.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Cadmos

- Tu dois aller bien mal pour me prendre comme secours. C'est ta couronne qui en est la cause ?
Moi qui pensais que son cercle conduisait au paradis. Ou les chants des thébains qui t'agitent ?

Œdipe

- Cette nuit encore. Jusqu'au fond de notre lit. Les portes du sommeil nous restent interdites. Jocaste en perd toute sagesse. Un rien l'afflige. Elle, si sereine, chaque jour la voit s'enfermer dans son propre cachot. Comme le monde s'éloigne, disait-elle hier à Polynice. Elle n'est plus qu'un écho d'elle-même. La vie la déserte. La mémoire aussi. À peine si elle reconnaît Ismène. Ce matin encore, son doux visage vers moi : Sais-tu bien mon cœur que c'est contre nous qu'ils chantent ainsi ! Toi, tu les connais bien, et même tu peux parler en leur nom, alors dis-moi : est-ce vrai ce qu'elle dit ? Et si oui, pourquoi ? Je suis prêt à aider à toute chose, et j'ai, tu en fus témoin, déjà beaucoup fait pour eux. Ce service d'hier vaut bien que tu parles.

Extrait de *Sous l'œil d'Œdipe* de **Joël Jouanneau**

Entretien avec Joël Jouanneau

Comment expliquez-vous que l'histoire de la famille des Atrides soit mieux connue que celle des Labdacides ?

C'est un constat qui m'a conduit à renoncer à un premier titre auquel j'avais songé pour ma pièce : *Une histoire des Labdacides* ne disait rien à personne. Œdipe, son épouse et mère Jocaste ou encore sa fille Antigone sont pourtant des figures mythiques qui traversent le temps et façonnent notre imaginaire tout aussi bien que ces Atrides que furent Agamemnon, Oreste ou Électre. C'est le seul nom du clan qui est peu répertorié. Le pourquoi, je n'en ai pas la clé. J'aime à penser que c'est l'absence d'une même plume qui en est la cause. Les Atrides ont eu leur poète, cela a donné *L'Orestie*. Le même Eschyle a bien écrit une trilogie des Labdacides, elle aurait porté le nom d'*Œdipodie*, mais il ne nous reste que le dernier volet, *Les Sept contre Thèbes*, les deux premiers ont disparu. Euripide a également traité la guerre des deux fils d'Œdipe dans *Les Phéniciennes*, mais sa version est très différente, voire opposée. De fait, c'est par Sophocle que la saga du clan nous parvient, avec *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*, trilogie oui, mais qu'il écrit dans le désordre, commençant par la fin d'Antigone, et qui fait l'impasse sur la lutte fratricide pour Thèbes, laquelle n'apparaît que hors champ.

À l'image de *L'Orestie*, vous auriez donc tenté d'écrire votre trilogie ?

Il m'est arrivé il est vrai, au cours du travail, de penser que j'écrivais ma « Jocastie », mais *Sous l'œil d'Œdipe* n'est ni une trilogie ni même une tétralogie, quand bien même elle se compose de quatre épisodes (*La malédiction*, *Le père*, *Les frères*, *Les sœurs*), puisque ceux-ci sont assemblés dans une même pièce qui ne devrait pas excéder trois heures. Une tétralogie impliquerait trois ou quatre fois ce temps. Or non seulement il aurait fallu que je sois certain de la nécessité d'une telle durée pour me lancer dans l'entreprise, mais je suis par ailleurs convaincu que les ellipses, les ruptures, m'ont conduit à durcir la langue et à me centrer sur les raisons initiales qui me faisaient revenir sur le mythe : rendre compte de la brutalité et de la violence du monde actuel.

Comment avez-vous composé vos quatre épisodes ?

Le mythe en est la structure narrative, et Sophocle le socle. Avec Euripide pour le troisième épisode. D'Eschyle, il ne reste je crois rien, sinon les insomnies d'Étéocle, qui sont aussi les miennes. Mais si j'ai écrit *Sous l'œil d'Œdipe* à l'ombre ou dans le sillage de ces deux géants, je ne peux toutefois parler de simple montage, ou même d'adaptation, comme j'ai pu le faire avec Walser, Conrad, Jelinek, Kertesz, ou Dostoïevski, adaptations que je n'ai d'ailleurs jamais cherché à publier, souhaitant que les spectateurs se reportent aux romans d'origine. Là, je l'ai fait, et je signe la pièce. Ce n'est pas seulement *D'après* Sophocle et Euripide que j'ai écrit, c'est aussi *Après* eux. Sachant donc ce que nous savons depuis. Étant ce que je suis. Ayant lu ce que j'ai lu.

Y a-t-il dans ces lectures des œuvres plus prépondérantes que d'autres ?

Oui. Œdipe arrive à Thèbes avec un livre de petit format sous le bras, et ce livre est d'Edmond Jabès. Devenu roi, on lui remet, avec le sceptre, un exemplaire du *Corps du Roi* de Pierre Michon. Aveugle et devenu paria, il lit avec les doigts des brouillons de Beckett ou Eliot. Mon Antigone, dans sa longue errance, a sinon rencontré du moins lu Emily Dickinson. Et il est certain que mon Ismène aimerait ressembler au poème que lui a consacré Ritsos, même si elle n'en a retenu que des pelures d'orange. J'ajoute que tout en écrivant, je lisais de la poésie tous les soirs, de Celan à Michaux, de Caroline Sagot-Duvaurox à Yeats, de Hölderlin à Jacottet. Il doit bien en rester des traces.

Vous voulez dire que vous utilisez des extraits d'autres œuvres ?

Des extraits non, jamais. Enfin, si : cinq vers de Leopardi que Jocaste a sans doute appris à Antigone,

mais d'où les tenait-elle ? Pour le reste, ce sont d'échos dont il faudrait parler. Et au final peu nombreux. Reste qu'ils m'ont traversé. On ne lit pas innocemment. Un demi vers de Rimbaud lu le soir peut déclencher une demi page d'écriture le matin. Je peux même dire que je n'aurais jamais pu écrire ma pièce si je n'avais, depuis dix ans, lu et relu *Blesse, ronce noire* de Claude Louis-Combet dont il ne reste pourtant qu'une odeur, l'aubépine.

Mais quand vous avez travaillé sur les tragiques grecs, vous avez dû utiliser des traductions. Comment choisissez-vous les versions à partir desquelles vous écrivez ?

Ne connaissant pas le grec ancien, non plus que le moderne, c'est par le seul travail des traducteurs que j'ai pu rencontrer Sophocle et Euripide. Je leur dois donc beaucoup. Et j'ai, de fait, oui, lu un grand nombre de traductions. C'est un labyrinthe passionnant. Très vite cependant, j'ai su que je ne pourrais être prisonnier d'une seule. Et je n'avais nulle envie de paraphraser. Mon projet était autre : je voulais décrire les traces aujourd'hui de ce mythe sans âge. Donner à entendre ses échos en nous, échos intimes et collectifs. La découverte du titre a été décisive : j'acceptais d'écrire sous l'œil d'Œdipe, mais pas sous celui de Sophocle ou d'Euripide. Ma liberté impliquait donc un acte symbolique, à la fois amoureux et sacrilège à leur égard. J'ai ainsi imaginé que ma bibliothèque avait brûlé. Ou qu'une inondation l'avait endommagée. Ou qu'un ouragan malin en avait dispersé les pages. Dès lors, ne disposant plus que de palimpsestes, fragments, feuilles volantes ou flottantes, ruines de textes, je devais reconstituer, à partir de ma propre histoire, un puzzle dont bien des pièces manquaient. Lors de la reconstitution, j'ai constaté que des personnages avaient disparu : Créon, Hémon, ils devaient donc m'encombrer. D'autres étaient là qui à l'origine n'y étaient pas : Cadmos, Euménide, ils devaient donc me manquer. Pénétrant dans le palais, je découvrais un enfant taciturne, mais studieux : Étéocle. Deux autres semblaient inséparables. La dernière, Ismène, m'ouvrait les portes. Jocaste n'était pas morte, mais je ne pouvais que l'entendre, jamais la voir. Et il m'a semblé, vers la fin, croiser le fantôme d'Œdipe. Cela s'est fait au fil des pages d'une mémoire brûlée.

Mais quand vous écrivez votre tragédie il y a vingt-cinq siècles d'écart avec la vie plus ou moins mythique des Labdacides. Pourquoi se replonger dans cette mémoire-là aujourd'hui ?

Pour une raison intime, qui m'était secrète au début du travail : je me sens fils d'Œdipe. L'isolement et l'environnement troglodyte qui ont marqué les premières années de mon enfance ont probablement ancré à jamais en moi des forces et comportements archaïques. Et je savais que mon choix de ne pas rester aux marches du palais me conduirait, au travers d'Ismène et Antigone, à retrouver mes deux sœurs et notre commune chambre d'enfant. Mais cet intime n'est pas le seul fil. Le mythe est l'affaire de tous et il me semble être d'une terrible actualité. Les Labdacides, ce n'est pas une simple famille, mais un clan, qui a son sang et son sol. La malédiction qui pèse sur lui et sur Thèbes, la question du bouc émissaire, le statut du paria, du réfugié, la problématique de l'exil, les guerres fratricides, celui des corps abandonnés aux oiseaux ou aux poissons, tout cela nous agite aujourd'hui, et, tout comme pour mon Œdipe en son palais, l'air devient irrespirable : nous étouffons.

Vous semblez reprendre à votre compte le « mieux vaudrait ne pas être né » de Sophocle dans *Œdipe à Colonne*.

Pas tout à fait. Je reste accroché à ce que Walser m'a appris et qui a fait basculer mon rapport à l'existence. Je suis et voudrais demeurer *un débiteur heureux*, pour reprendre l'expression de Simon Tanner. Mais puisque vous citez ce vers de Sophocle, sachez que je l'ai mis en exergue du texte, mais dans la traduction de Bruno Bayen : *Ne pas naître vainc toute parole*. Je serais bien en peine de dire si elle est plus proche de l'original. Ce qui est sûr c'est que, moins amère et plus troublante, elle a été mon guide dans l'écriture. Dans mon texte, chacun est dans son droit. Et le tragique, c'est que chacun fait de ce droit un absolu. Dès lors, le verbe est impuissant. Les joutes verbales se succèdent. Mais elles conduisent à l'impasse. Il faudrait sonder le silence. C'est sans doute le plus difficile.

N'y arrivant pas, mes personnages se réfugient dans une langue obscure. Ou laissent libre cours à l'orgueil. Qui souvent précède la violence.

Y a-t-il un chœur dans votre tragédie ?

Non. Je ne suis pas arrivé à retrouver trace aujourd'hui de ce personnage antique. C'est d'ailleurs un peu inquiétant, cette absence de la voix du peuple. Croyez bien que je l'ai cherchée. Et, à plusieurs reprises, j'ai tenté de lui donner la parole. Mais rien ne m'est parvenu. Ou si peu et si mal. J'ai préféré protéger son silence.

Et les dieux, que deviennent-ils ?

Je me voyais mal, en 2009, quand bien même j'en aurais la nostalgie, convoquer ces dieux anciens ou les rétablir pour résoudre la tragédie de mes Labdacides. Je ne pouvais pas plus faire appel au Dieu des trois religions monothéistes, ils me sont trop lointains. J'ai donc choisi, comme on le faisait à la campagne, de parler *du* dieu. Qui est un peu synonyme du destin. *Sous l'œil du dieu* fut même le titre provisoire qui m'a conduit au définitif. Entre temps, avançant dans le texte, je m'étais aperçu qu'Œdipe, devenu le bouc émissaire de tous, avait, après ses années d'errance, de sérieux doutes sur la présence du divin. Ou sa toute puissance. Il explique alors à Ismène, après avoir recraché ses fils, que ce n'est pas sa malédiction, ni le dieu, qui vont tuer Étéocle, mais bel et bien le bras de Polynice. À plusieurs reprises les protagonistes de ma pièce sont placés face à des choix. Ce sont certes des choix extrêmes, mais ce sont des choix. Ils ne font pas que subir leur destin. Ils doivent l'écrire. Et c'est peut-être cette part de liberté qui leur fait peur, et semble parfois leur faire préférer la protection du dieu ou la recherche du bouc émissaire.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

Joël JOUANNEAU

Parcours singulier que celui de Joël Jouanneau qui, depuis 1965, alterne mise en scène, écriture, enseignement et responsabilité de direction, d'abord avec la compagnie Eldorado, puis avec Claude Sévenier au Centre dramatique national pour la jeunesse, rattaché au Théâtre de Sartrouville (de 1999 à 2003). Auteur d'une vingtaine de pièces, il s'adresse tantôt aux adultes, tantôt aux enfants « petits et grands ». Comédie rurale, comédie pirate, comédie insulaire, comédie nocturne se succèdent dans son répertoire. Il les met en scène, sans oublier de se confronter à d'autres dramaturges contemporains tels Thomas Bernhard, Martin Crimp, Jean-Luc Lagarce, Elfriede Jelinek, Jacques Serena, Yves Ravey, Imre Kertész ou Robert Walser qu'il a fait connaître et reconnaître. Il adapte aussi Dostoïevski (L'Idiot) et Shakespeare (Richard III), passionné qu'il est par la radicalité des grands poètes. Ceux qui, comme lui, font de la langue « le terrain de toutes les aventures » ; ceux qui n'enjolivent pas les réalités, qui ne les dissimulent pas mais les affrontent, chacun à leur façon, revendiquant une liberté totale de style et de parole. Savant alliage du grave et du léger, sa langue, fluide et musicale, lui permet aussi bien d'inventer un théâtre qui évoque le monde magnifique et terrifiant de l'enfance quand il se confronte à l'apprentissage de la vie et à la perte de l'innocence, que d'embrasser des sujets plus classiques. Il revient au Festival d'Avignon après y avoir présenté L'Hypothèse de Robert Pinget en 1987, sa pièce Le Bourrichon en 1989, Poker à la Jamaïque/L'Entretien des mendiants d'Evelyne Pieller en 1991, Fin de partie de Beckett et Lève-toi et marche d'après Dostoïevski en 1995.

et

autour de *Sous l'œil d'Œdipe*

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

19 juillet - 11h30 - ÉCOLE D'ART

avec Joël Jouanneau et d'autres membres de l'équipe de *Sous l'œil d'Œdipe*, animé par les Ceméa

autour de Joël Jouanneau

RENDEZ-VOUS DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

14 juillet - 11h - CHAPELLE DU MIRACLE

Création et mémoire

débat avec Thierry Bedard et Raharimanana, Rachid Ouramdane, Joël Jouanneau

animé par Jean-Pierre Han

LECTURE DU FESTIVAL

24 juillet - 11h - MUSÉE CALVET

Ad Vitam, texte de Joël Jouanneau, lu par l'auteur.

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du spectateur* et sur le site Internet du Festival.

Sur www.festival-avignon.com

découvrez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi ces personnes, plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.